III. — L'Œuvre des Religieuses dans l'Ouest Canadien.

Les *Missions* de décembre dernier se plaignaient justement, semble-t-il, de n'avoir pas reçu, à l'occasion du jubilé de diamant du R. P A. Lacombe, un aperçu des travaux de l'infatigable missionnaire.

Le discours prononcé en cette circonstance par le R. P. Lewis, *O. M. I.*, comble en partie cette lacune, à cela près, qu'il embrasse l'œuvre accomplie dans le Nord-Ouest par les Religieuses, dont on célébrait en même temps les 50 années de séjour dans l'Alberta.

Nous sommes heureux d'en reproduire les extraits publiés par les *Cloches de Saint-Boniface*. Nos lecteurs savent que cet hommage aux Religieuses leur est bien dû, puisque partout elles ont été à la peine avec nos missionnaires, et que partout leur dévouement, leur collaboration a été un facteur indispensable du succès dans l'évangélisation de ces immenses contrées.

Il y a déjà plus d'un millier de Religieuses dans l'Ouest canadien, mais ce nombre, si consolant soit-il, ne peut suffire aux nombreux et pressants besoins qui surgissent de toutes parts. Il y aurait place pour un autre millier. L'œuvre accomplie par ces admirables femmes est digne de tous les éloges et rend les plus précieux services à la religion et à la patrie.

Lors des noces de diamant sacerdotales du R. P. Lacombe, *O. M. I.*, et du cinquantenaire de l'arrivée des Sœurs Grises dans l'Alberta, le R. P. Lewis, *O. M. I.*, curé de Calgary, a mis cette œuvre en vive lumière. Cette pièce d'éloquence ne fait mention que des Religieuses de la province-sœur et plus particulièrement des filles de la Vénérable Mère d'Youville, — venues les premières (dès 1844, à Saint-Boniface, et en 1859, à Saint-Albert), et aujourd'hui plus de trois cents dans cette partie du pays, — mais elle peut s'appliquer à toutes les Religieuses de l'Ouest et leur être un précieux encouragement dans leur vie de sacrifice et d'abnégation. Une dernière remarque : ces dévouées Religieuses de l'Ouest canadien sont toutes, à peu d'exceptions

près, filles de France ou du Canada français, de la province de Québec, qui ne cesse d'envoyer chaque année de généreux essaims vers tous les points du Canada et des Etats-Unis.



Il y a cinquante ans, les belles provinces de l'Ouest canadien, aujourd'hui si riches et frémissantes d'enthousiasme sous le souffle de l'industrie civilisatrice, n'étaient que de vastes solitudes ignorées, silencieuses et incultes. Le chevreuil, le bison et le caribou trouvaient dans ces plaines immenses une abondante nourriture, et défendaient victorieusement leur vie contre l'ours et le loup, qui erraient, en tout sens, dans ces solitudes sans fin. Durant les mois d'hiver, surtout dans la région de l'Athabaska, le soleil se montrait à peine à l'horizon, un froid intense régnait partout, et dans ces interminables nuits, l'ouragan soufflait parfois avec une force terrible, poussant devant lui des nuages de neige, de glace et de frimas en murmurant son éternelle complainte de sifflements lugubres et de sourds gémissements.

Au-dessus de cette nature âpre et sauvage régnait le Peau-Rouge : être disgracié de la nature, triste rejeton d'une race ignorée, affreux mélange de tous les instincts pervers, il avait planté sa tente ou construit son wigwam sur tous les cours d'eau, dans les vallées profondes des Montagnes Rocheuses, ou près des glaciers éternels du cercle arctique. Sans culture intellectuelle, sans religion consolatrice, sans mœurs humaines, il promenait partout dans ces régions une vie inutile, barbare et souvent malfaisante.

Depuis nombre d'années, des hommes venus d'Europe s'étaient tracé une route, à travers la prairie ou sur les lacs et les rivières, et avaient ouvert avec les sauvages un commerce de fourrures qu'ils payaient bien souvent avec des liqueurs enivrantes, au moyen desquelles le

Peau-Rouge se tuait lui-même, ou d'armes à feu avec lesquelles il tuait ses semblables.

C'est alors que des hommes généreux, dont les noms seront immortels dans notre histoire, les Provencher, les Laflèche, les Taché, les Lacombe, les Rémas, les Vègreville, les Grandin, conçurent le généreux projet de venir allumer dans la prairie le glorieux flambeau de la foi chrétienne. A cette flamme surnaturelle, symbole de rédemption et d'espérance, les sauvages vinrent réchauffer leurs cœurs de païens et développer leurs intelligences jusque-là ensevelies dans les ténèbres d'une ignorance grossière et funeste.

Dire les travaux, les sacrifices et les souffrances de ces nobles missionnaires, c'est répéter l'histoire des Apôtres dans leur conquête du monde païen. Le froid, la faim, les courses interminables, les persécutions des sorciers, la rancune des jongleurs, la grossièreté et l'ingratitude des sauvages, l'éloignement forcé de leurs confrères, tout se réunissait pour semer d'épines leur sentier, déjà si âpre, et grossir le poids de leur croix journalière. Leurs sacrifices furent féconds. Comme le sang des martyrs, la souffrance des missionnaires est une semence de chrétiens. Les conversions furent nombreuses. En peu d'années, la plupart des tribus avaient reçu l'homme de la prière et embrassé le christianisme.

Mais aux sauvages convertis, à ces grands enfants de la nature, il fallait le cœur et les soins de mères dévouées. Enseigner le catéchisme, fonder des orphelinats, ouvrir des écoles, telle était la tâche à laquelle les prêtres ne pouvaient se livrer. « *Nos vero orationi et ministerio verbi divini instantes erimus.* Pour nous, nous devons consacrer notre temps à la prière, à la prédication et aux courses évangéliques », disaient les apôtres du Nord-Ouest. (Act., VI, 4.)

On a remarqué, mes Frères, que toujours, auprès du berceau des grands hommes, veille et travaille une femme

supérieure, qui, par sa science, la noblesse de ses sentiments et son tact intelligent, imprime dans l'âme de son enfant un cachet particulier de supériorité intellectuelle et morale. A la naissance de tous les grands peuples se rencontrent toujours aussi des femmes intelligentes, chastes et énergiques, qui concourent, par leurs œuvres et par leur dévouement, à donner une formation morale et de nobles ambitions au peuple qui s'éveille. C'est ainsi qu'au début de notre glorieuse histoire, nous trouvons ces femmes de France, qui portent les noms de Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Marie de l'Incarnation, etc.

Egalement, dès le réveil de la civilisation dans notre splendide Nord-Ouest, nous apercevons des femmes à l'âme d'élite, au cœur débordant de charité chrétienne et au dévouement sans bornes, apportant aux âmes, naguère encore assises à l'ombre de la mort, des paroles de consolation et de régénération. Et ces sauvages, jusque-là idolâtres, purent chanter avec le psalmiste : « *Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Je suis heureux parce que l'on m'a dit que je puis, moi aussi, entrer dans la maison du Seigneur. » Ces femmes, c'étaient les Sœurs Grises de la Charité de Montréal, filles de l'immortelle Madame d'Youville, gloire pure et féconde de notre nation canadienne. Elles avaient accepté avec empressement, en 1859, l'invitation que leur avait adressée Mgr Taché, l'illustre archevêque de Saint-Boniface, de venir partager les travaux, les privations et aussi les mérites des missionnaires.

« Nous ne pouvons pas vous promettre grand'chose, avait dit l'évêque, nos missions sont bien pauvres et nos ressources sont incertaines. » — « Nous ne demandons, répond la noble Mère Deschamps, alors Supérieure générale de la communauté à Montréal, nous ne demandons que la nourriture et le vêtement, car, comme l'a enseigné le divin Maître, notre royaume n'est pas de ce monde. » — « Mais, reprend l'humble évêque, si nous ne

pouvons vous donner même une nourriture précaire et suffisante? » — « Eh bien, alors, nos Sœurs jeûneront, dit la sainte Religieuse, et elles prieront Dieu de leur venir en aide ainsi qu'à vous. » Belle et sublime réponse digne de la mère des Machabées. Trois religieuses furent désignées pour venir fonder ces missions lointaines : Sœur Lamy, âgée de 24 ans; Sœur Alphouse aussi de 24 ans, et Sœur Emery, nommée Supérieure de la nouvelle fondation et âgée de 33 ans à peine. Elles s'embarquèrent à Lachine, en canot d'écorce, au mois d'avril 1858. La Très Révérende Mère Deschamps, avec deux autres religieuses et les familles respectives des trois jeunes missionnaires, les avaient accompagnées jusqu'au lieu de l'embarquement.

Nos jeunes et vaillantes apôtres des sauvages voguèrent, pendant bien des lunes, sur les eaux vertes du Saint-Laurent et sur les flots bleus des grands lacs; enfin, vers l'automne, un soir, elles aperçurent les tourelles du fort Garry (Winnipeg), qu'argentaient les derniers rayons du soleil couchant. Elles passèrent tout l'hiver à Saint-Boniface, et, durant l'été de 1859, elles se rendirent au lac Sainte-Anne, où elles passèrent une année à étudier les langues sauvages, sous la direction du P. Lacombe, qui s'était constitué leur maître d'école; et, l'année suivante, elles se rendirent à Saint-Albert, où elles ouvrirent leur première école permanente pour les enfants sauvages des deux sexes. Elles se trouvaient alors à 900 milles de Saint Boniface et à 2.300 milles de Montréal. Aujourd'hui, elles ont par ici vingt maisons, dont l'une est située près du cercle arctique, à 1.400 milles d'Edmonton.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ces événements. Que de changements accomplis dans notre territoire pendant ce demi-siècle! Ce pays, qui était à cette époque la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson et le royaume du sauvage, a été acheté par le Canada, en 1870, au prix de huit millions de dollars, en argent et en terre.

Les compagnies de chemins de fer, l'agriculture, les marchands de grains, les industriels de toutes sortes, par leur activité fébrile et leur énergie intense, ont développé d'une manière merveilleuse les ressources naturelles du sol et ont introduit partout, à mesure qu'arrivaient les blancs, l'abondance, le luxe et les derniers raffinements de la civilisation moderne.

Or, pendant que les chemins de fer, l'agriculture et l'industrie transformaient la physionomie physique et économique du pays, que faisaient les Sœurs de la Charité? Du fond de leurs couvents, de leurs écoles industrielles et de leurs pensionnats, elles transformaient la physionomie intellectuelle et morale de ce même pays, c'est-à-dire qu'elles faisaient, dans le monde de l'esprit et du cœur, le même travail que ces compagnies et ces industriels faisaient dans le monde du commerce et de la matière.

Enseigner les lettres et les sciences dans les écoles de campagne, fonder des pensionnats où les jeunes filles de notre population blanche viennent développer leurs talents pour les beaux-arts, la littérature ou les travaux d'agrément, diriger sur les réserves sauvages des écoles industrielles où les Indiens des deux sexes viennent apprendre l'agriculture, les différents métiers et les travaux du ménage, ouvrir des asiles où les orphelins et les vieillards délaissés retrouvent les soins et l'affection de mères tendres et dévouées, tels sont les travaux auxquels se dévouent, depuis cinquante ans, ces ouvrières de la civilisation et de la moralité. Leurs œuvres ont grandi avec le pays. Cette seule maison de Saint-Albert loge, toute l'année, plus de 300 personnes.

Formés par les religieuses dans les écoles industrielles, le jeune homme ou la jeune fille sauvage retourne à la tribu, emportant avec lui un germe de civilisation ; à son tour, il devient pour son entourage un apôtre et un professeur, il enseigne aux autres sauvages à cultiver la

terre, à faire un jardin potager, à lire et à prier. Supérieur aux autres par sa culture intellectuelle et le raffinement de ses manières, il prend facilement un grand empire sur leur esprit et se sert du prestige que lui donne sa formation morale pour civiliser et perfectionner sa famille. Et c'est ainsi que le travail constant de cette humble religieuse, enfermée dans son couvent, se continue dans la prairie par l'impulsion donnée aux élèves sortis de l'école industrielle.

Dieu leur envoya plus tard de puissants et généreux auxiliaires. Les Pères Oblats reçurent le P. Legal, aujourd'hui évêque, et qui préside, avec tant de sagesse et de zèle, aux destinées de l'Eglise de Saint-Albert; les PP. Lestanc, Tissier, Legoff, Moulin, Gasté, Leduc et Grandin, qui ont maintenu et développé d'une manière si admirable les œuvres de leurs devanciers, car ils touchent, eux, à la première génération des premiers missionnaires du Nord-Ouest. Aux Sœurs Grises de la Charité s'adjoignirent les Fidèles Compagnes de Jésus, qui répondirent à l'invitation de Mgr Grandin : « Monseigneur, vous nous demandez un sacrifice, nous le ferons. » Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, les Sœurs Grises de Nicolet, les Sœurs de la Providence de Montréal, les Sœurs de la Miséricorde de Montréal, les Filles de Jésus de Kermaria (Bretagne), qui ont maintenant 50 maisons au Canada. Les Petites Servantes de Marie, du rite grec ruthène, les Filles de la Providence de Saint-Brieuc (Bretagne), les Auxiliatrices de l'Apostolat, fondation diocésaine, les Sœurs de la Providence de Kingston, les Sœurs de la Sagesse, fondation du Bienheureux de Montfort, les Sœurs de la Charité d'Evron (France). Il faudrait des volumes pour dire tout le bien que ces communautés religieuses ont fait dans notre Nord-Ouest. Elles n'ont pas, comme les Sœurs Grises, ouvrières de la première heure, travaillé dans les champs, coupé à la faucille, tissé la laine et le lin, souffert du froid et de la faim, mais elles eussent fait tout cela

si les circonstances l'avaient exigé. Leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur zèle pour aider les missionnaires et sauver les âmes, tout, dans ces belles communautés, égale ce que nous admirons de plus héroïque chez nos saintes et chères Sœurs Grises de la Charité.

... Qui donc a civilisé les sauvages des Deux-Mondes, défriché les solitudes et les marécages? Qui a recueilli les petits enfants orphelins, les infirmes et les vieillards sans asile? Qui parle à l'ouvrier blessé de sa famille absente? Qui a rempli le monde d'hôpitaux et de refuges de tout genre? Qui a arraché le jeune homme au vice pour en faire un citoyen utile? C'est l'Eglise, toujours l'Eglise. Elle seule peut civiliser, car, pour civiliser, il faut du sang de martyr, et elle seule en a constamment à répandre. Les veines de ses missionnaires et de ses Sœurs de Charité en sont remplies, et quand l'Eglise de Dieu ou le salut des âmes le demande, ce sang est sacrifié avec joie. Les Brébœuf, les Lallemand, les Jogues, les Fafard et les Marchand et des milliers de prêtres et de religieuses sont là pour en rendre hommage. Et cet apostolat de la faiblesse, puissant en bonnes œuvres sociales et philanthropiques, est le grand prodige, qui s'accomplit tous les jours dans l'Eglise, sous l'influence de Jésus-Christ.

Aussi, au milieu des défaillances de notre siècle, c'est pour nous une grande consolation de constater les progrès de l'apostolat catholique dans le monde. Sous son influence salutaire, l'Allemagne et la Grande-Bretagne reviennent à pas de géants à la noble foi de leurs ancêtres. Les deux Amériques, les provinces de l'Afrique, de l'Asie et des îles les plus lointaines ont reçu de bonne heure la visite des missionnaires, et ces héros de l'Evangile marchent, parlent, souffrent et meurent comme les apôtres et les martyrs d'autrefois.

L'apostolat est donc encore bien vivant dans l'Eglise, qui est aujourd'hui aussi apostolique qu'aux premiers siècles, et une des joies de notre sainte religion, c'est de

voir aussi ses enfants se grouper ensemble pour étendre sur les âmes, par le bon exemple et la prédication, la puissance et les bienfaits de l'apostolat chrétien, qui donne partout les consolations du salut et les perfections de la vraie civilisation.

... Honneur donc aux vaillants missionnaires qui ont évangélisé ce pays, et particulièrement au noble et vénérable P. Lacombe, dont nous célébrions hier avec tant de solennité et d'enthousiasme le jubilé de diamant! Honneur à Sa Grandeur Mgr Legal, qui, pendant 20 ans, a évangélisé la tribu des Pieds-Noirs, et qui, aujourd'hui, préside avec tant d'éclat et de succès aux destinées de la religion dans cette belle province! Honneur à vous tous, ouvriers de la première heure, dont l'apostolat a été si fécond et les exemples de vertu si admirables! Mais particulièrement à vous, Révérendes Sœurs Grises de la Charité, honneur et gloire à votre sainte Fondatrice, qui a su vous inspirer tant de charité, de dévouement et d'abnégation, honneur et gloire à votre communauté qui fait tant de bien dans l'Eglise de Dieu!

VICARIAT DE CEYLAN — JAFFNA

Extrait d'une lettre du R. P. Desloge.

C'est dans une île, l'île de Delft, la plus éloignée au nord de Ceylan, que je vais vous conduire.

Il est au nord de Ceylan tout un groupe d'îles qui se rattachent à la péninsule de Jaffna : exactement huit, sans parler de deux ou trois petites inhabitées. De toutes ces îles, situées sur l'Océan comme des plates-bandes au milieu d'un grand jardin, Kayts, ma mission, centre du mouvement,